

**De la différence à la haine :
présentation raisonnée et comparée de
l'œuvre d'Amin Maalouf, Les Jardins de Lumière.**

**Raïssi Samia.
Université de Ouargla.**

Les Jardins de Lumière est l'œuvre principale de notre corpus d'étude de notre magister en sciences du langage intitulé Incipit et Linguistique Textuelle. Exemple d'une étude de la cohésion/cohérence et de la progression textuelle dans l'œuvre d'Amin Maalouf, Les jardins de lumière. Cette communication vise essentiellement, en reprenant cette œuvre, à signifier que la recherche ne doit en aucun cas s'arrêter à un magister mais doit être continuée et ce, au-delà du doctorat afin de synthétiser ce qui a été fait par les autres et par soi-même et afin de poursuivre la réflexion plus avant que la mise à l'épreuve des concepts et des notions déjà attestés par d'autres analyses que la mienne propre.

Si nous avons décidé, on l'a déjà dit au niveau de notre introduction de magister, de travailler sur cette œuvre, c'est parce qu'elle semble nous parler d'une réalité qui ressemble à la nôtre ; réalité commune aux Algériens et aux Libanais ; peuples qui, oscillant depuis des millénaires entre deux langues et deux cultures au moins, cherchent tout comme les Algériens, à concilier les contraires et à transformer les signes de différences en signes de rapprochement et de réunion ; signes qui permettraient à l'être d'aimer son prochain, de le connaître et de l'accepter dans sa différence.

Si pour faire ce travail, nous avons décidé de mettre à l'épreuve et de mettre en application les notions et concepts de la linguistique textuelle, nous devons aussi, momentanément, mettre de côté la lecture comparatiste qui semble s'imposer d'elle-même pour le texte d'Amin Maalouf et qui nous tenait à cœur. Est-il réellement contradictoire de lier l'œuvre par l'analyse linguistique et comparatiste ? Nous pensons que non puisque l'une travaille à la mise

en relief d'une forme possible tandis que l'autre s'active à désigner la présence des textes dans un autre et s'active aussi à désigner les mouvements de l'écriture qui vont au-delà des frontières circonscrites par le politique et l'idéologique et qui nous invitent constamment au voyage. C'est pourquoi nous pensons intimement que ces deux méthodes sont beaucoup plus complémentaires qu'antagonistes.

Si notre mémoire de magister nous a permis de montrer le texte comme proliférant puisque contenu dans le paratexte, dans le prologue/épilogue et dans l'incipit/excipient, une étude comparatiste permettrait de lever le voile sur la juxtaposition et l'interpénétration des trois écritures dominantes du texte d'Amin Maalouf à savoir, écriture de l'histoire, écriture du voyage et celle du conte qui, en se combinant savamment, réactualisent le mythe et permettent la venue à l'existence de la parole oubliée et refoulée au point de devenir un archétype.

Parler, dès l'intitulé de cette communication de «Présentation comparée et raisonnée» nécessite quelques éclaircissements dans la mesure où cela peut prêter à confusion puisque cela ouvre plusieurs assertions qui ne sont pas celles qui sont nécessairement attendues par le sens commun. La lecture comparée est, pour nous, celle qui ne compare pas et qui ne confronte pas les textes mais se serait une lecture qui suivrait le dialogue des textes et s'intéresserait de manière singulière à la dimension étrangère qui présuppose les notions d'«identité», de «différence», de «rencontre» et de la «redistribution de la connaissance».

Le comparatisme¹ autorise la lecture comparée d'une seule œuvre puisque «aucun texte ne peut éviter la rencontre avec les autres textes sur les chemins qui le mènent vers l'objet» comme l'affirment très justement M. Bakhtine, G. Genette, J. Kristeva, etc. Tout texte, donc, est la somme de plusieurs autres et tout texte ne peut advenir sans intertextes.

S'inscrire d'emblée, comme on vient de le faire, au sein du comparatisme, c'est opter pour le «dialogue des textes» ou l'intertextualité qui présupposent la rencontre riche et enrichissante des textes, des personnes et des cultures en présence, c'est aussi faire le choix d'une étude thématique ou thématologie pour permettre la

rencontre du texte, autrement dit de la fiction, avec la réalité historique dont l'une se nourrit incontestablement de l'autre.

Le choix d'une lecture comparée et raisonnée des textes s'explique, donc, par ce désir impérieux d'aller vers l'écriture de la différence, de l'altérité et par la volonté de cerner, dans le texte même, l'écriture de la médiation qui n'est que le point de chute sublime et fascinant des jonctions multiples de l'exil, de l'errance et de la folie.

Le choix du comparatisme s'explique également par le fait que l'écriture des Jardins de Lumière est une écriture cosmopolite et, de plus, elle constitue le lieu d'une constante invitation au voyage vers l'autre, vers d'autres espaces et vers d'autres histoires très parlantes sur le plan de l'actualité. Écriture du voyage mais aussi écriture de la mixité et du métissage ; écriture également du croisement et de l'enrichissement par la rencontre et la découverte où les deux communautés contraires fusionnent pour produire l'inattendu et le sublime ; écriture, par ailleurs, de la rencontre du «Machriq et du Maghrib», seul moment possible de l'apprentissage et de la redistribution nouvelle de la connaissance qui transfigure et fascine.

Les Jardins de Lumièreⁱⁱ est une œuvre monumentale dans le sens où elle travaille la mémoire refoulée et occultée d'un peuple et d'une époque et dans la mesure où, désespérément, elle tente de nous éveiller à l'atrocité qui fait de ce monde une «vallée de larmes»ⁱⁱⁱ à cause et en raison de la haine issue de la différence et qui mène à l'intolérance, à l'intégrisme et aux crimes générés au nom de la pureté de la race ou des croyances. Ainsi, l'œuvre travaille activement à jeter un pont pour «didactiser» l'histoire et l'illustrer afin de la rendre accessible à ceux-là même qui, aujourd'hui, creusent des fossés incommensurables, des abîmes entre l'être et son prochain au nom d'une identité incertaine et douteuse.

Cette œuvre peut constituer un très bon exemple d'une littérature de la dénonciation et de la contestation. L'écriture d'Amin Maalouf n'est pas une écriture nationale qui se limiterait aux frontières culturelles, culturelles et géographiques d'un pays et d'un peuple. Cette écriture va au-delà, c'est une écriture de l'extrême et de la passion qui néglige l'insignifiance individuelle pour se consacrer à l'universalité historique :

« Une ère nouvelle a commencé qui nécessite une foi nouvelle, une foi qui ne soit pas celle d'un seul peuple, ni celle d'une seule race ni d'un seul enseignement » affirme Mani venu de Babel pour faire retentir un cri à travers le monde et qu'on a fait taire parce que les hommes ont plus besoin de guerre que d'harmonie et d'union ; Mani qui, aujourd'hui, ne signifie qu'une insulte parmi d'autres et ce, parce qu'il a eu l'audace de souhaiter l'union et la réunion des êtres.

Mani est le messager d'une religion nouvelle qui prône l'union et le métissage des religions et qui refuse l'appartenance à une race ou à une caste. C'est au voisinage des rois, des mages et des chrétiens de la Mésopotamie que Mani sera banni et condamné au supplice des fers pour avoir voulu concilier les hommes. Mani a donc été tué à cause de sa différence.

Cette thématique de l'intolérance nous interpelle parce qu'elle est toujours d'actualité dans de nombreuses régions du monde : en Algérie, en Palestine, en Irak, en Tchétchénie, en Afghanistan, etc.

Ctésiphon, aujourd'hui Bagdad, la grande cité du Tigre, résidence des rois Parthes et des rois perses Sassanides, deux siècles après la mort de Jésus ont vécu à peu près les mêmes problèmes que vit aujourd'hui l'Irak.

ⁱ Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Aramnd Colin Editeur, Paris, 1994.

ⁱⁱ Amin Maalouf, *Les Jardins de Lumière*,

ⁱⁱⁱ Nous empruntons cette expression à I. Bergman.